

rapist, are those who make a profit from an entertainment industry that promotes violence and those who treat the rape victims as though they were "indistinguishable from one another/as eggs in a tray." To paraphrase the poem in this way is of course to do it an injustice. Nelson's argument is complex and runs through all the pieces in the volume. She argues for the truth of the body and she argues as a poet would, in a language sprung free by the power of her voice from mundane connotations: section four of "Gross National Product" concludes,

They may have seen
images on the screen,
images that fixate the mind,
that revolve until
they are focused and distilled.

We live in fear
and with reason.

Violent images
breed.

The tight, next-to-last couplet is closed, locked in; the final two lines—three bare words which seem unfinished, and are—leave the reader with a clear understanding on the on-going nature of the thing.

In "Heresy, a progress report," Nelson imagines an unholy collusion between science and the church and notes that although men recant, women burn. In "Premenstrual Syndrome" she tells a truth all women have always known. In poem after poem she rights the wrongs of a shabby world, lighting it with language. Perhaps the loveliest and the most daring of the poems in the volume is "Making Waves:" "the sensuousness of words/is the only death by drowning/poets know," she begins, and makes out of a metaphor uniting water and body a poem with which to caress a lover.

In the final section of *The Work of Our Hands*, Nelson quarrels most audibly with the theorists: theologians, engineers and architects, cooks who work by recipe. It is so easy, she writes

to confuse
science and engineering,
engineering and building,
when words are not used with precision,

when knowing in general
is supposed
to be knowing enough.

And in the final section of "Recipes and Algorithms" she concludes that even the precise language of poets born of the body fails before the body itself.

Language
fails us;

we grasp
each other's
hands

hands untroubled by connotation,
unburdened by double meanings,
the multiple meanings of tongues

hands which have learned nothing
from assimilation
of restraint, politeness, distancing

unbound by recipes,
unmistakable in meaning.

These are wonderful poems.

UN MAL INVISIBLE: L'ISOLEMENT SOCIAL DES FEMMES

N. Guberman, J. Leblanc, F. David et J. Belleau (L'R des Centres de Femmes du Québec). Montréal: Les éditions du remue-ménage, 1993.

par Sylvie B. Côté

Il est rare qu'un ouvrage présente avec autant de simplicité les complexités d'un problème trop souvent qualifié de banal, donc de peu d'intérêt, soit la solitude des femmes. Et pourtant, c'est ce que les auteures d'*Un mal invisible* ont réussi à faire: elles mettent en évidence l'ampleur de la solitude qui touchent plus particulièrement les femmes et qui contribue, par ailleurs, à leur isolement social.

Dans un premier temps, les auteures font le point sur la terminologie qu'elles emploient, soit les notions d'isolement développées par le sociologue Robert

Weiss. Pour lui, il y a deux types d'isolement, émotionnel et social, et chacun mène à la solitude. Le premier provient d'une carence de liens affectifs, le second, du manque d'un réseau social. Les auteures expliquent ensuite les causes principales de l'isolement en mettant l'accent sur celui des femmes en particulier. Elles en infèrent que cet isolement est directement lié à la condition spécifique des femmes, au fait qu'elles sont totalement ou partiellement responsables des enfants, d'autres personnes dépendantes, du travail domestique. En d'autres mots, trop d'entre elles, quelle que soit leur place dans la société, n'ont pas d'identité propre.

Les auteures poursuivent en laissant la parole aux femmes qui vivent cet



isolement, ce qui ajoute beaucoup de richesse et de tendresse à leur ouvrage. Ces témoignages de femmes nous font pénétrer au cœur du problème et nous donnent un aperçu des complexités de l'isolement dépendamment des femmes qui le vivent. Naturellement, le statut et les rôles multidimensionnels des femmes ajoutent des nuances à leur solitude; l'isolement social d'une lesbienne est différent de celui d'une mère monoparentale ou d'une immigrante, par exemple. Les auteures sont conscientes des différentes réalités des femmes et c'est avec beaucoup de sensibilité qu'elles analysent l'isolement et la solitude des femmes en tenant compte du contexte

social dans lequel elles vivent. Elles nous font réaliser, entre autres, qu'une femme de couleur ne serait pas isolée pour les mêmes raisons si elle vivait au milieu d'autres personnes qui ont la même couleur de peau.

Vient ensuite un examen des conséquences de l'isolement sur la santé physique et mentale des femmes. Le tableau est plutôt sombre puisque beaucoup de femmes deviennent dépressives et même suicidaires, elles ont recours aux drogues, aux pilules et à l'alcool et, conséquemment, comme les auteures l'ont constaté, leur santé se détériore. Les auteures enchaînent avec des solutions détaillées à l'isolement des femmes. Elles reconnaissent que la solution de l'une n'est pas nécessairement celle de l'autre mais en gros, ce chapitre propose un point de départ pour mettre fin à l'isolement.

Pour mieux comprendre la spécificité de l'isolement des femmes, les auteures ont utilisé une méthode très astucieuse: à l'aide de questions précises, elles ont demandé aux femmes victimes d'isolement ce qui aurait été différent si elles étaient nées hommes. Par ce petit questionnaire, les auteures ajoutent beaucoup de dimension à leur analyse et à la fin, on constate que *toutes les répondantes pensent que l'isolement se vit différemment, selon que l'on soit un homme ou une femme. Cela tient autant aux conditions socio-économiques, aux sphères d'activités respectives, qu'aux comportements, attitudes et valeurs entraînés par une socialisation différente. De plus, hommes et femmes ne voient pas leurs rôles valorisés de la même façon par la société, n'ont pas les mêmes ressources et n'entretiennent pas les mêmes rapports avec autrui.*

Les centres de femmes sont proposés comme solution à l'isolement des femmes. En fait, ces organismes communautaires et féministes gérés par des femmes existent déjà depuis une vingtaine d'années au Québec. On y offre, sans frais, une oreille attentive et un accueil chaleureux, des thérapies personnelles et de groupes, de l'information et de la documentation, des activités éducatives et des garderies sur place. Les femmes y trouvent réconfort, amitiés, entraide et solidarité et cela les aide à briser leur isolement. Cependant, quoique ces centres soient en eux-mêmes une solution formidable, ils sont limités

par des contraintes financières; les femmes qui gèrent ces centres aimeraient atteindre et aider beaucoup plus de femmes.

Enfin, quoique les auteures prétendent n'avoir rien découvert de spectaculaire, elles ont sensiblement cerné l'une des causes les plus pernicieuses du manque de santé physique et mentale des femmes, soit l'isolement social. La seule chose déplorable c'est que ces centres de femmes n'existent pas à l'extérieur du Québec et même au Québec, ils ne sont pas assez nombreux. Toutefois, la recherche des auteures peut servir d'excellent modèle pour en ouvrir d'autres et arriver ainsi à *changer la vie de milliers de femmes.*

PETTICOATS IN THE PULPIT: THE STORY OF EARLY NINETEENTH-CENTURY METHODIST WOMEN PREACHERS IN UPPER CANADA

Elizabeth Gillian Muir. Toronto: The United Church Publishing House, 1991.

by Rev. Nan Hudson

Occasionally one reads a book of history which, while bringing to light stories from another era, casts shadows on the present by the simple telling of those tales. *Petticoats in the Pulpit* is that kind of book, in that although it makes no direct references to issues facing the church today, it lays bare some of what has, and hasn't, changed for women who seek a career in ministry at the end of the twentieth century.

At the same time, this is a book which recovers and celebrates the tremendous role of women who preached during the late 18th and 19th centuries in Canada, a contribution that was largely unacknowledged in their own time and all but lost to the historical record. Through painstaking research, Dr. Muir has gathered the surviving threads, scraps, and shreds of archival materials to weave together a story that brings some of these women, and their times, alive for us today. In doing so, their contribution is chronicled for the first time and celebrated in this

landmark work of Canadian women's history.

It is not easy to translate great quantities of research and factual information into a compilation that reads well, and this book struggles to avoid smothering in the volumes of information that Muir uncovered in the course of doing her doctoral research. It remains animated, however, in part by the clever use of snippets and quotations such as this one, from 1763: "Sir, a woman's preaching is like a dog's walking on his hind legs. It is not done well; but you are surprised to find it done at all."

After tracing the roots of Methodist women's preaching in John Wesley's Britain, Muir documents their arrival in Canada, and their service as itinerant preachers in the Bible Christian, Primitive Methodist, and Methodist Episcopalian churches. She goes on to briefly look at their Methodist counterparts in the United States, and then attempts to document and explain why Canadian Methodist women increasingly lost ground as the 19th century progressed, eventually being all but forced from the pulpit, while American women were able to struggle on to win ordination before the turn of the century.

Why were the work and contributions of so many dedicated and gifted women all but lost in the historical record? Muir examines the "contextual blindness" of Methodist histories and period publications, and then documents the means by which women's work was obscured. One example could be found by looking at preaching circuit schedules, where women's Christian names were often referred to only with initials, thus hiding their gender. Methodist publications consistently downplayed women's preaching activities, employing euphemistic phrases to describe their ministries instead. For example, Elizabeth Dart Enyon, an itinerant preacher in Great Britain and then in Upper Canada for the better part of 50 years, was remembered upon her death in a number of publications with such phrases as "devoted Christian," a "superior woman," the "wife" of Rev. J.H. Enyon, and a "superior teacher" who "took a lively interest in the cause." No reference, however, was made to her lifetime of preaching.

The harshness of pioneer life was exac-